# L'HÉMISPHÈRE,

## *Journal Littéraire et Politique.*

NO. XXX. PHILADELPHIE, 25 AOUT, 1810. VOL. II.


TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

[Les détails intéressans que contient la piece suivante, et qu'une foule de témoignages authentiques ont confirmés au delà de tout doute, ne sauraient manquer d'intéresser extrêmement la curiosité de nos lecteurs. Il ne nous est pas permis de questionner les vues de la Providence, parce qu'elle a élevé au pouvoir suprême un instrument si vil pour accomplir ses desseins sur l'espece humaine. Il n'y a nullement lieu de douter qu'aussitôt que l'Être Suprême aura accompli ses décrets immuables, il ne lance les foudres de sa vengeance sur son instrument, et que sa chûte sera aussi subite et terrible que son élévation a été prompte et brillante.]

### FRAGMENT, &c. &c.

Les Bonapartes ont toujours été ligués contre la femme de Napoléon ; ils lui attribuaient la réserve et la froideur que celui-ci a constamment mises dans sa conduite à leur égard. Au moment où il épousa la veuve Beauharnais, elle était une femme à la mode, aussi libre dans ses actions, mais moins dévergondée dans ses manieres que celles qui méritaient alors ce titre, de sorte qu'il fut subjugué par ce ton d'aisance, de légereté et même d'élégance qui la caractérisait. Bonaparte n'avait pas introduit dans les cercles de Paris ses jeunes sœurs à cause de leurs manieres communes, de leur ignorance du monde, et de cet instinct précoce qui les rendait dignes par leurs mœurs des sociétés d'où leur inexpérience les écartait. Il les obligea donc à une prudente obscurité, et l'on ne vit même dans les assemblées de la capitale, aucun individu de sa famille, jusqu'au moment où Lucien devint membre du Corps Législatif. Celui-ci, moins scrupuleux et moins prévoyant que son frere, ne fit aucune difficulté de permettre à Paulette, celle de ses sœurs que l'amour du plaisir rapprochait davantage du jour, de paraître dans le monde avec sa jolie figure, son ton impertinent et son profond mépris pour toutes les convenances. Madame Bonaparte, éclipsée par les rapides succès de sa belle-sœur, surprise de la voir à la mode dès son début, et choquée de ses airs d'insolence et de mépris, elle ne manqua pas d'instruire son époux, alors en Italie, des diverses galanteries qui avaient procuré à Paulette une cour si nombreuse et une si prompte célébrité. Parmi les généraux qui s'empressaient autour d'elle, Paulette en distingua un qu'elle crut extrémement propre à jouer le rôle de mari, c'était Leclerc ; elle l'épousa. Bonaparte trouvait l'alliance *détestable* (c'est-là son mot) ; mais le tems pressait, et d'ailleurs il aimait mieux lui donner pour époux un militaire obscur que de voir continuer le scandale de sa conduite. Leclerc fut envoyé dans la Vendée, refuge de tous les géné-

raux disgrâciés et sans talens ; et Paulette fut appelée près de son frere qui déjà avait conquis l'Italie, et qui mit son amour-propre à environner sa sœur de quelque éclat. Madame Bonaparte, jalouse de ces préférences, ne manqua pas de s'en plaindre parmi ses amis, qui étaient alors les protecteurs de son époux, et de les attribuer à des motifs que les goûts bien connus des Bonaparte ne rendaient que trop vraisemblables.

Bonaparte revint d'Italie : il arriva à Paris où il ne trouva en sa faveur qu'un parti faible, incertain, et où la majorité du Directoire lui préparait une réception extrémement froide. Son épouse brillait encore dans les cercles de Barras, et celui-ci devenait pour Bonaparte un appui aussi nécessaire que puissant. La politique, la nécessité, le rapprocherent donc de celui des directeurs qui ne partageait ni les craintes ni les soupçons des autres, et d'une femme qui, pendant son absence lui avait ménagé des amis. On sait la scene que Rewbell fit au vainqueur de l'Italie, l'empressement qu'il mit à présenter à celui-ci une plume, en l'invitant à signer la démission qu'il menaçait de donner, et la maniere énergiquement soldatesque dont Barras repoussa la brusquerie de son collegue et fit valoir les services de son protégé. Ce moment sauva Bonaparte, et le rapprocha entierement de son épouse qui, par ses bons offices et par son influence, lui avait ménagé un tel appui. Dès-lors, sentant combien était incertaine la faveur d'un gouvernement que sa faiblesse, son incapacité et le vice de son organisation rendaient naturellement jaloux et ingrat ; il ne vit plus que dans une expédition lointaine le moyen d'échapper à ses périls, et tout en paraissant ne s'occuper que des préparatifs qu'elle exigeait, il jeta avec Sieyes, Talleyrand, et quelques membres des conseils, les bases de la conspiration qui, depuis, l'a porté au pouvoir. Avant de partir, il prescrivit à son épouse de n'avoir aucune relation avec Rewbell, sous quelque prétexte que ce fut, et de n'en jamais recevoir aucun service.

Bonaparte était dans un pays éloigné, son retour était incertain, ses ordres furent insensiblement oubliés. Madame Bonaparte n'avait aucun revenu fixe, son époux l'avait traitée avec parcimonie ; et cependant les besoins d'une femme à la mode sont aussi multipliés que ses goûts sont dispendieux. Elle *accepta* d'abord des emprunts des amis de son mari, bientôt elle en *sollicita* de ceux qui passaient pour ses adversaires. Enfin, au moment de partir pour les eaux de Barrège, se trouvant presque sans moyens pour faire ce voyage, elle eut recours à l'homme même dont il lui avait été fortement défendu d'accepter les offres et les vices. Rewbell, quoique naturellement avare, saisit cette occasion d'acquérir des droits à la reconnaissance d'une femme dont il avait offensé le mari. Cette transaction fut connue, et les Bonaparte ne manquerent pas de la consigner soigneusement parmi les actes qu'ils auraient un jour à reprocher à une femme qui n'était l'objet de leur haine que parce qu'elle excitait leur envie. On connaît par les lettres interceptées d'Egypte, l'effet que les délations de cette famille produisaient sur Bonaparte. Une lettre d'Eugene Beauharnais à sa mere, montre combien le héros était jaloux ; mais cette jalousie même entretenait l'amour dans un cœur froid, méchant, et qui ne connaît que les émotions de la vanité et de l'amour-propre. Tout-à-coup le bruit de l'arrivée de Bonaparte se répandit dans la capitale. Cet incident ex-

traordinaire ne fut pas cru de ceux qui ignoraient le but de son retour : mais Lucien qui s'y attendait depuis quelque tems, dépêcha un courier qui rencontra son frere sur la route, et qui lui remit des lettres dans lesquelles les Dames Bonaparte ne ménageaient pas leur belle-sœur. Napoléon, au lieu de descendre chez son épouse qui s'était mise en scene pour le recevoir, alla loger chez sa mere ; et là, après avoir, pendant huit jours, exhalé contre l'ingrate Josephine ses mécontentemens et sa jalousie, il ne put résister aux souvenirs que l'enchanteresse lui avait laissés, et il lui envoya tout-à-coup, par Berthier, un superbe collier de perles qui fut à la fois le moyen et le gage d'une réconciliation, dont les effets ont été beaucoup plus durables qu'on ne devait l'attendre d'un caractere sombre, violent, et d'un tempérament porté à l'inconstance.

Madame Bonaparte, quoique sans fiel, et avec un cœur qui oublie facilement l'injure, n'en sentit pas moins qu'elle devait prendre quelques précautions contre les intrigues d'une famille qui venait de lui prouver sa haine, et sans examiner beaucoup les conséquences d'une démarche qui lui était prescrite par la nécessité, ni les vues du parti qui s'offrait à elle pour la supporter, elle fit, avec Fouché, une espece de pacte tacite dont le résultat était qu'ils se prêteraient l'aide mutuelle que leur situation réciproque leur rendrait nécessaire.

Cette alliance entre l'homme chargé de veiller à la sûreté de Bonaparte, et la femme que sa situation obligeait d'adoucir ses inquiétudes par ses soins, et son humeur par sa complaisance, était assez naturelle. Aussi ceux qui la connurent s'en étonnerent peu ; mais les Bonaparte donnerent un caractere odieux à une liaison entre cet atroce révolutionnaire, et une femme qui prétendait avoir des mœurs douces, et dont le premier mari était mort victime des révolutionnaires. Les recherches de Fouché, les rapports de ses espions ne tarderent pas à fournir à Madame Bonaparte les moyens d'indisposer son époux contre Lucien et Paulette, dont la conduite scandaleuse bravait autant l'opinion publique qu'elle semblait défier le courroux du Premier Consul. Celui-ci fut bientôt instruit de la cause des fureurs de Murat contre Lucien, et des fragilités qui avaient successivement compromis Paulette avec Elleviou, Lafond et autres acteurs à la mode. Dans le premier accès de sa colere, Bonaparte voulut d'abord envoyer Lucien dans le Nord et Paulette en Corse : mais rendu à la réflexion par Fouché qui ne voulait pas se faire de ces deux personnages des ennemis irréconciliables, et par sa femme dont le bon cœur refusait un triomphe aussi complet, il arrangea pour Lucien l'ambassade de Madrid, et fit revenir de l'armée du Rhin, où il était à la suite de Moreau comme espion, ce Leclerc tant outragé par sa volage épouse.

L'événement du 3 Nivose faillit être funeste à Fouché qui ne l'avait pas prévu, et qui se trouvait en cela déconcerté par la contre-police de Dubois, dont le systême était d'attribuer cette tentative aux Jacobins. Fouché demandait du tems pour détruire cette hypothese. Bonaparte qui se croyait compromis par l'imprévoyance de son ministre, cédait à ses frayeurs, à son caractere bouillant et inquiet, et voulait le renvoyer. Ici Madame Bonaparte vint au secours de son allié, et profitant de l'ascendant momentané que lui donnait sur le cœur de son époux, et les larmes versées en public lorsqu'elle avait appris le péril qu'il avait couru, et les soins assidus que, dans cet-

te circonstance, elle lui avait prodigués pour effacer de son esprit tous présages sinistres, elle parvint à faire obtenir à Fouché un répit pendant lequel il fit arrêter Cardon, et obtint des révélations qui rejeterent sur les royalistes toute cette malheureuse affaire. Dès ce moment, l'influence de ces deux individus sur Bonaparte, ne fit qu'augmenter, et Madame Bonaparte put dire un jour impunément à Talleyrand et à Roëderer au milieux d'un cercle nombreux : "Je n'aime pas plus ceux qui conseillent le despotisme à mon mari que ceux qui le portent au divorce."

Cette question du divorce avait été souvent agitée parmi ceux des auteurs de l'élévation de Bonaparte, qui voulant réellement fonder une monarchie héréditaire, le voyaient avec inquiétude sans descendans directs, et n'apercevaient que des désordres interminables et une longue guerre civile s'il décidait la question de la succession dans un testament qui eut été probablement encore moins respecté que celui de Louis XIV. Bonaparte avait eu avec Talleyrand et Cambacérès, des explications à ce sujet, qui avaient singulierement altéré ses sentimens pour son épouse, lorsqu'enfin on conseilla à celle-ci de profiter, pour ranimer ou confirmer son crédit, du goût très prononcé que Napoléon paraissait avoir pour Hortense.

Celle-ci jeune, jolie, spirituelle, ayant un caractere ferme, et des reparties vives, étonna d'abord Bonaparte et le subjugua ensuite. On vit bientôt le soldat dépouillant son air farouche, et le despote adoucissant ses formes austeres, suivre de l'œil tous les mouvemens de l'aimable Hortense, s'inquiéter lorsqu'il la voyait rêveuse ou qu'il la supposait ennuyée, et sans oser lui-même dissiper ouvertement les nuages qui paraissaient sur sa figure, lui envoyer un homme aimable de la compagnie pour la distraire. Ici commença cette liaison dont il a été trop parlé, qui a été l'objet de conjectures trop vraisemblables, et trop publiques pour qu'il soit déplacé d'en indiquer la nature, les progrès et les résultats. Ici tout repose sur des probabilités sans qu'il soit possible ou permis d'aller au-delà des bruits qui les ont établis, et des faits rares et peu décisifs qui en rendent la discussion assez délicate. Qu'on ait persuadé à Bonaparte qu'en donnant à sa liaison avec Hortense un voile qu'à peine la malignité ou la haine oserait soulever, il jouirait avec sécurité des douceurs de l'amour et de celles de la paternité, cela se conçoit assez. Mais qu'un frere que sa situation sort un peu de ce cercle de dépendance où est fixé tout homme qui a attaché sa fortune à celle de l'usurpateur, ait pu consentir à couvrir de son nom un tel scandale, cela ne peut s'expliquer que par l'extrême dépravation des individus de la nouvelle dynastie, ou par cet esprit de corruption que son chef répand partout où son influence pénètre.

Sans recourir ici aux anecdotes secretes ou aux conjectures malignes, il suffit de rappeler des faits connus de la France et de l'Europe, pour se former une idée de la cause ignorée qui a prolongé l'influence de Madame Bonaparte au-delà des probabilités ordinaires, qui l'a soutenue contre les intrigues d'une famille haineuse et jalouse, et contre l'inconstance d'un homme que son activité tourmente sans cesse, et qui l'exerce contre les objets même qu'il a créés. Lorsque par la chute ou le découragement de tous les partis, lorsque par la fuite, la mort ou l'assassinat des chefs qui les faisaient mouvoir, Bonaparte crut n'a-

voir plus rien à redouter des conspirations intérieures ni des ligues extérieures, les soins et les consolations de sa femme devinrent moins nécessaires à son imagination moins troublée, et il dut songer à d'autres plaisirs, à des distractions dignes d'un cœur qui ne jouit que dans le crime et dans l'oubli de toutes les affections morales. Si alors Madame Bonaparte perdit en partie les avantages qui lui avaient valu la confiance de son époux, il faut croire qu'elle n'en a joui depuis qu'au moyen d'un autre genre d'influence que celui qu'elle avait employé d'abord. Toute la France a su, toute la France a dit que le mariage d'Hortense avec Louis n'était qu'une simple cérémonie destinée à diminuer le scandale d'une liaison devenue nécessaire aux affections et aux calculs de Bonaparte ; et que Louis, soit qu'il eut donné dans un piége, soit qu'il fut le complice de cet incestueux arrangement, n'était qu'un simulacre de mari. Rien ne peut exprimer l'étonnement et la fureur des Bonaparte en voyant que l'influence des Beauharnais se trouvait ainsi tout-à-coup ranimée, et même qu'elle paraissait devoir être plus stable et plus étendue. Ils crierent eux-mêmes au scandale ; ils confirmerent par leurs indiscretes révélations, les conjectures publiques, et chacun sut par eux que Bonaparte aurait des héritiers dont il serait le pere. Lors de l'affreux assassinat du Duc d'Enghien, ils s'efforcerent de rejeter sur Madame Bonaparte tout l'odieux de cet attentat qui avait été effectivement conseillé à Napoléon par Fouché et son parti, mais auquel certainement cette femme n'eut aucune part. Tandis que les Beauharnais gardaient sur ce crime épouvantable le silence de l'effroi, les Bonaparte affectaient de le désapprouver, et l'on entendit Joseph répondre à quelqu'un qui s'étonnait qu'il fit enlever de son sallon des tableaux qui représentaient les batailles du Grand-Condé : " Eh ! comment, après ce qui vient de se passer, peuvent-ils rester ici décemment ?"

Cependant Bonaparte introduisit par la violence le divorce dans sa propre famille ; il commençait à établir le principe que les membres de sa dynastie devaient répudier les femmes qu'ils avaient épousées, lorsqu'ils ignoraient encore le haut rang auquel ils étaient réservés. Cette doctrine qui produisit de grandes divisions dans les élémens même de cette prétendue dynastie. Cette violence faite par l'usurpateur aux affections de ses propres freres, donnerent à Madame Bonaparte des inquiétudes, elle feignit d'admirer la courageuse résistance que Lucien opposa à cette tyrannie, et fit même à la femme de celui-ci des avances que Bonaparte désapprouva d'une maniere analogue à l'emportement de son caractere, et à la frénésie de son orgueil. Jérôme obéit ; Lucien résista et se retira en Italie. Bonaparte était aussi mortifié qu'inquiet de la fermeté que celui-ci avait opposée à ses instances, à ses menaces, à ses ordres ; il savait que toute sa famille était très attachée à Lucien, que celui-ci avait sur elle l'influence de l'indulgence et de l'amitié, tandis que lui cherchait à la soumettre à celle du despotisme et de l'intolérance, et il craignit de voir s'élever parmi ses proches ses ennemis les plus déclarés. Fouché, par les ordres même du tyran, les cerna bientôt de ses espions ; ceux-ci découvrirent qu'un des amis de Joseph, le comte Duluc, allaient partir pour l'Italie ; on le laissa mettre en route, mais il fut arrêté à Troyes. On trouva sur lui une lettre de Joseph à Lucien dans laquelle il lui

ouvrait son âme toute entiere, blâmant la violence que Napoléon avait voulu exercer sur un frere auquel il devait non seulement son élévation mais même la vie, observant qu'avant de demander la rupture d'un mariage formé par l'amour, Napoléon devrait dissoudre le sien propre qui était la honte de sa famille et le scandale de la France, parlant avec amertume de la nomination d'Eugene Beauharnais à la vice-royauté de cette partie de l'Italie dont Napoléon lui-même avait promis de former un royaume à un de ses freres ; enfin se plaignant de ce qu'on le destinait, bien malgré lui, à porter une couronne usurpée, et à régner sur des peuples mécontens, &c. &c.

Avant de communiquer cette lettre à Napoléon, Fouché la confia à Madame Bonaparte qui, cédant en partie à la bonté de son cœur, en partie aussi à la politique, imagina de se faire près de Joseph un mérite de la suppression de cette dépêche, et la lui envoya avec un billet qui semblait demander une réconciliation. Joseph qui crut que Fouché avait agi sans ordres supérieurs, et que ce ministre n'oserait jamais avouer à Bonaparte qu'il exerçait son espionnage sur sa propre famille, renvoya sa lettre en déclarant qu'il lui importait peu que celui qui avait osé l'intercepter, et même en communiquer le contenu à la femme de Napoléon, avant que celui-ci l'eut vue, consommât entierement cette tentative aussi *audacieuse* que *coupable*. On ignore si la lettre fut en effet communiquée à Bonaparte ; quoiqu'il en soit, le comte Duluc après avoir été détenu à l'hôtel de la police pendant quarante-huit heures, reçut de Fouché lui-même le *conseil* de renoncer à continuer son voyage, et d'aller jusqu'à nouvel ordre habiter Versailles. . . . . Ici s'arrêtent nos renseignemens positifs. Il parait que malgré sa liaison avec Hortense, Bonaparte a satisfait quelques goûts passagers, soit qu'il ait eu la fantaisie d'admettre dans son *cabinet particulier* Mesdemoiselles Georges, et Bourgoin habillées en reines de théâtre, soit qu'aidé de ses *confidentes*, il soit parvenu à faire violence à Madame de C . . . . qui avait refusé ses offres avec hauteur.

Le renvoi de Madame Bonaparte est une disgrâce, et tous les palliatifs employés pour tromper à ce sujet l'opinion, prouvent que réellement il s'est passé dans le *grand cabinet* de Napoléon des scenes dont on craint la publicité. Hortense a suivi sa mere à la Malmaison : donc elle est enveloppée dans la répudiation de l'Impératrice-reine-couronnée. Elle avait dû avoir depuis quelque tems un pronostic de sa chute dans la conduite de Louis à son égard. Ce mari jusqu'àlors si benin, si tolérant, était devenu tout-à-coup sombre, jaloux, mécontent ; il refusait de recevoir à sa cour de Hollande les femmes qui avaient été présentées à Hortense à Paris ; enfin, dans toutes les occasions, il montrait son mépris et son dégoût pour elle. Une telle conduite de la part d'un homme qui depuis quelques années avait consenti à ce que sa femme, vivant éloignée de lui, le favorisât presque tous les ans de quelqu'auguste rejeton dont toute l'Europe nommait le véritable pere, tant de rigueur après tant d'indulgence, aurait dû éveiller ses conjectures, et lui prouver que Louis se prêtant à quelque vue secrette de Bonaparte n'affectait tant de courroux, que pour la rendre moins intéressante au milieu de la crise qui se préparait.

Eugene jouira encore quelques mois du prix de sa honte, et ensuite on le lui enlevera avec violence, avec scandale, avec éclat, parce qu'il

est dans le caractere comme dans la destinée de Bonaparte de mettre dans tous ses actes une surabondance de scélératesse qui va même au-delà des crimes que la politique, l'orgueil et l'ambition lui conseillent.

## VARIÉTÉS.

Un décret qui remplit trois colonnes du Moniteur du 10 Février, décerne des honneurs funebres extraordinaires au Maréchal Lannes. La cérémonie doit commencer à Strasbourg le 22 Mai, jour anniversaire de la bataille d'Esling. Le transport ou convoi du corps durera jusqu'au 5 de Juillet, jour anniversaire de la bataille de Wagram. Le corps sera déposé le 6 au Panthéon. Il y aura le même jour un service solennel dans toutes les églises de l'Empire. Ce qui parait le plus comique dans le programme de cette fête tragique, c'est que l'éloge de Lannes sera prononcé par un chanoine de Notre Dame, nommé l'Abbé Raillon, qui fera sans doute un discours *analogue* à la circonstance.

—

La Cour de Justice criminelle du département de la Seine a décrété d'accusation et décerné ordonnance de prise de corps, contre trois généraux autrichiens prévenus d'avoir servi dans les armées d'Autriche et porté les armes contre la France postérieurement au 1er. Septembre 1804. Ce sont les généraux Etienne-Théodore Marquette, général-major, né près de Givet, en 1755 ; Thierry-Devaux, feld-maréchal, né dans le département de la Moselle ; et Wacquant, général-major, né en 1755 à Nancy.

—

Par un décret de Napoléon du 1er. Janvier dernier, il ordonne que les statues des généraux St. Hilaire, Espagne, La Salle, La Pise, Cervoni, Colbert, La Cour et Héro, *morts au champ d'honneur*, seront placées sur le pont de la Concorde.

—

Par un autre décret du 9 Février, M. Laussat, ancien préfet colonial à la Martinique a été nommé préfet maritime d'Anvers, à la place du Sieur Malouet. M. Laussat a été échangé régulierement contre M. Cockburn.

—

M. Omer Joly de Fleury, ancien procureur-général du Parlement de Paris, est décédé à Paris le 29 Janvier dans sa 94e. année.

## POESIE.

*Extrait d'un Poëme Inédit,*

INTITULÉ

## L'ENTREVUE DE TILSIT.

DIALOGUE

ENTRE ALEXANDRE ET BONAPARTE.

. . . . . .

BONAPARTE.

Hélas!

ALEXANDRE.

De ce soupir que faut-il augurer ?
Explique-toi, de grâce . . .

BONAPARTE.

Ah ! peux-tu l'ignorer ?
Que nous achetons cher la puissance suprême !
Quel terrible fardeau *qu'un double diadême !*
Lorsque je m'en chargeai je fus trop généreux.
Complaisance fatale ! Heureux, cent fois heureux,
Qui vit *incognito* dans son humble chaumiere !

ALEXANDRE.

Eh ! que ne restais-tu dans celle de ton pere,
Où nul n'aurait troublé ton modeste bonheur,
Au lieu de prendre ainsi le titre d'Empereur !

BONAPARTE (*Avec un profond soupir.*)

U bon cœur, Alexandre, est toujour trop facile,
Et j'en sens tous les jours un regret inutile.
*Il faut subir le joug.* Tel est mon naturel
Que j'aurais vraiment cru me rendre criminel
Si j'avais refusé par un dédain coupable
De changer les destins d'un peuple misérable,
La France, si longtems en proie à des tyrans
Qui suçaient sa substance et déchiraient ses flancs,
Vit en moi, tu le sais, *son héros et son pere,*
Un second Charlemagne, un ange tutélaire,
Et surtout connaissant *mon amour, ma douceur,*
Soudain elle conçut l'espoir le plus flatteur.
Je crois la voir encor, pâle et défigurée,
Les cheveux en désordre et la mine effarée,
Déposant à mes pieds le sceptre et le laurier,
M'adressant ce discours : " Magnanime guerrier,
" Favori de Bellone et l'idole du monde,
" Sur vous de mes enfans l'espérance se fonde.
" Seul, vous pouvez finir les malheurs des Gaulois,
" En acceptant ce sceptre et leur donnant des lois.
" C'est demander, Seigneur, beaucoup de complaisance.
" Mais comprenez aussi quelle reconnaissance
" Vous devra tout un peuple à vos pieds prosterné,
" Etonné de se voir à la fin gouverné !
" Ce peuple dégoûté d'une longue anarchie,
" De lui donner des fers humblement vous supplie.
" Héros, si jeune encor, quelle gloire pour vous !
" La grande nation embrasse vos genoux."
A ces mots, agité de diverses pensées,
Et ma langue et ma voix furent embarrassées.
Mon visage couvert d'une étrange rougeur
Indiquait au dehors les combats de mon cœur.
Oui, maudissant tout bas ma gloire et mes faits d'armes,
A peine vins-je à bout de retenir mes larmes,
Et l'on me vit trembler pour la premiere fois.
De la couronne offerte appréciant le poids,
Et d'un peuple léger redoutant l'inconstance,
J'allais me refuser au salut de la France;
Mais enfin, rappelant ma générosité,
Méprisant les douceurs de la tranquillité,
Je fis cette réponse et si noble et si belle,
Dont les fastes anciens n'offrent point de modele.
" Pardonnez, si j'accepte à regret ce fardeau,
" Aux vulgaires esprits il peut paraître beau ;
" Mais ma gloire, au-dessus de ces titres frivoles,
" Dédaigne un vain honneur qui consiste en paroles.
" Le pouvoir m'appartient comme à votre sauveur,
" Bonaparte est un nom au dessus d'Empereur.
" Je sens que pour sauver ma seconde patrie
" Il faut sacrifier le repos de ma vie.
" Pourquoi suis-je le seul dont l'esprit, les talens
" Pour un emploi si haut se trouvent compétens !
" Et parmi des Français l'antique et noble race
" Que n'est-il un seul chef digne de cette place ?
" Un seul qui possédât cet air de majesté ? . .
" Eh bien ! Je m'y résous ; *prenez ma liberté;*
" Je renonce à la Corse, à ses plaines fleuries,
" Pour loger tristement dedans les Tuileries;
" Je vais troquer ma paix contre mille embarras,
" Des gardes vont partout se presser sur mes pas,
" Je ne reverrai plus mon paternel domaine,
" Où nous vivions sans bruit, sans honneurs et sans peine,
" Esclave du public, je lui livre mon tems.
" Mais Français, c'est à vous d'être reconnaissans,
" Car je me démettrai d'une charge si rude,
" S'il me faut des méchans souffrir l'ingratitude.
" Quand je suis assez bon pour être votre roi,
" Songez à vous montrer sujets digne de moi.
" Votre gloire à la mienne est désormais unie,
" Ne comptez plus pour rien vos biens et votre vie ;
" Trop heureux de périr dans les champs de l'honneur,
" Et de devenir gueux pour plaire à l'EMPEREUR.

. . . . . .
. . . . . .

# MORT D'HOFFER.

++++

[Nous avons donné dans le dernier numéro, extrait des papiers français, quelques notices sur Hoffer, ce brave chef des Tyroliens qui a été immolé à la politique sanguinaire du tyran de la France pour avoir défendu les droits de sa patrie ; aujourd'hui nous présentons avec plaisir à nos lecteurs quelques observations sur ce même Hoffer, extraits des papiers anglais, qui représentent la fin tragique du héros telle qu'on avait lieu de s'y attendre, après les preuves multipliées de fermeté et de grandeur d'âme qu'à manifesté ce vrai patriote à la face de l'Europe entiere.]

++++

*Il a paru dernierement dans les journaux de France une adresse de Hoffer aux patriotes Tyroliens, qu'on prétend avoir été écrite par lui-même quelques instans avant d'être fusillé à Mantoue. Un de ses compatriotes ayant lu cette piece, a fait insérer l'article suivant ;*

" Suivant ce curieux document, le héros-patriote exprime dans les termes les plus forts un profond repentir de sa conduite, attribue toutes ses actions aux plus vils motifs, et prêt à périr, il conjure ses compagnons d'armes de se soumettre et de jurer fidélité à son bourreau, qu'il représente comme un homme généreux et grand, qui a été trompé et témérairement provoqué par eux. Cette production a évidemment tous les caracteres d'une méprisable falsification, de manufacture française. La forme, le style et le but sautent aux yeux des moins clairvoyans. Il est à peine nécessaire d'observer qu'à Botzen, (l'endroit où cette adresse a été forgée) la seconde ville du Tyrol (opprimée par la tyrannie française, ainsi que toutes les autres villes du continent), il ne peut rien être imprimé qui ne soit favorable aux vues du monstre ; que tous les journaux soumis à son influence représentent des anges, là où il n'y a que des bourreaux, qui détruisent la race humaine ; que dans le Tyrol, particulierement, où le patriotisme a déployé les plus grands efforts, le feu patriotique jette encore en secret de vives étincelles ; que les satellites du boucher mettent tout en œuvre pour couvrir ou pallier leurs crimes, pour en imposer et paralyser les nobles sentimens de ceux que leur souffle dévastateur ne peut atteindre, craignant qu'ils ne sortent de leur léthargie, pour tirer vengeance de leurs oppresseurs ; mais ces misérables réussiront aussi peu en cela, que dans leurs efforts pour donner à cette fausse adresse la plus légere apparence de probabilité. Pour venger l'honneur de son compatriote, l'auteur de cet article se fait un devoir de déclarer que, suivant les derniers avis qu'il a reçu de son pays, l'immortel, le brave patriote Hoffer, qui a fait le sacrifice de sa vie et de ses propriétés à sa patrie et à la bonne cause, est mort en héros, comme il avait vécu. Sa grande âme a résisté jusqu'à sa derniere heure, à toutes les viles tentative de ses bourreaux. Si dans la pureté et la fermeté de sa foi chrétienne, il n'eut pas regardé le suicide comme un crime affreux envers le Créateur Tout-Puissant, jamais il ne serait tombé vivant entre les mains ds ses ennemis. Il n'a demandé grâce que pour la vie de son fils. Ses meurtriers, il est vrai, ont cherché à le ravaler, en l'engageant par toutes sortes de fausses promesses, à implorer pour sa propre vie. " Non," s'est-il écrié, " c'est la délivrance de mon pays ou la mort, que j'ai cherchée ; je m'imole à la bonne cause. Que ce dernier moment de ma vie fasse voir à mon pays et à ses ennemis, que la récompense de l'amour de la patrie est dans la paix de l'âme." En proférant ces paroles, il est allé au-devant de la mort, avec noblesse et sérénité, tandis que ses bourreaux ont dirigé vers lui leurs armes meurtrieres. d'un œil timide et vacillant."

*(TRADUCTION.)*

*Extrait du* MENSAGERO *de la Havanne,*

Envoyé à l'Editeur de L'Hémisphère.

Valeureux et loyaux Américains Espagnols, mes vertueux compatriotes, amans fidelles de Ferdinand VII et du gouvernement qu'en son nom auguste nous a confié la nation, Je ne pourrai m'adresser à nul mieux qu'à vous, pour faire connaitre avec la sincérité d'un cœur plein d'honneur l'admiration, pour ne pas dire la surprise, que la feuille ridicule adressée par un Créole Espagnol à ses concitoyens d'Amérique, a excité parmi tous ceux qui l'ont lue : il a prétendu propager et communiquer avec elles la gangrène contagieuse, dont grâce à Dieu, nous ne sommes pas susceptibles.

On entreprendrait en vain de contrarier un Libelle aussi grossier que celui que je vous dénonce, puisqu'il commence avec les expressions du patriotisme le plus désintéressé, offrant la révélation des grands mysteres et vérités importantes; pour en très peu de tems manifester comme factieux et rebelles à l'autorité légitime, tous ceux qui ont refusé de suivre les suggestions perfides de l'usurpateur intrus.

Ils sont à la vérité dignes d'un souverain méprisable; les clauses et périodes déplacés de cet écrit, quelques-uns d'entr'eux sont aussi sacriléges que l'étalage de la toute-puissance de Napoléon, s'avançant jusqu'à oser nous dire que Joseph est reconnu partout, lorsque M. le Créole mal baptisé (si toutefois il n'est Juif comme je le juge) sait très bien que Joseph n'est pas encore reconnu dans les Amériques Anglaises, Portugaises ni Espagnoles, ni dans le cœur d'aucun habitant de cette derniere, où il n'y a royaume, île, ni province qu'elle n'appartienne à Ferdinand VII pour lequel nous réitérons nos dons, nos efforts, nos vœux, nos oraisons publiques et privées.

Les gallicismes dont ce papier abonde font un tel mélange d'espagnol et de français qu'ils rappelent les Fables des Perroquets de notre immortel Iriarte, (1) et persuadent que son misérable auteur n'est pas Créole Espagnol: peut-être qu'il est Français, non de la race des Cortès, Pizarro, &c. mais des Boucaniers et Flibustier, ou de quelques trente-six mois.

Illustres Créoles Espagnols nous devons en effet nous glorifier de notre honorable descendance : imitons-la, comme l'a fait notre valeureux compatriote Don Sanchez Rameirez dans la conquête de Sto. Domingo sa patrie ; répétons avec vénération et enthousiasme les noms immortels des Cortès, Balboas, Magalhaes et tant d'autres ; rappelons-nous que si Colomb donna le Nouveau Monde à la Castille et à Léon, que nous sommes obligés de le conserver. Ne nous séparons pas de ces principes, ni de nous mêmes, ne nous désunissons point ; valeur, fidélité, constance et patriotisme nous rendrons invincibles.

UN VRAI CRÉOLE ESPAGNOL.

(1) Iriarte, Fable 5me. des Perroquets et le Fumier.

---

RÉSUME POLITIQUE.

Nous renvoyons les panégiristes de Napoléon, aux dispositions de son code de délits et de peines, relaté dans le Moniteur, pour que s'il lui reste quelques sentimens humains ils nous disent s'il peut exister quelque chose d'aussi cruel et barbare, que d'obliger sous peine de complicité, toute personne à être le délateur de ce qu'il aura casuellement vu et entendu.

Des lettres non suspectes, annoncent comme certain la perte ou du moins la plus grande disgrace de la famille Beauharnais. Nous osons même avancer qu'au moment présent, il ne leur reste, tout au plus, que le souvenir d'avoir joué un rôle.

Les Espagnols tiennent toujours ferme à Cadix, et le Gouvernement Anglais vient d'ordonner une expédition qui a pour but de couper les Français par St. Lucar. Toutes les provinces d'Espagne continuent d'être en insurrection. Celles de Galice et d'Estramadoure sont sur un pied très respectables de défense. Le Portugal a 80,000 hommes de troupes des mieux exercées et disciplinées que l'on puisse voir ; les troupes anglaises sont portées actuellement à 50,000 hommes, ainsi nous pouvons assurer que ce ne sera pas de sitôt que les Français pourront réduire les braves habitans de l'Espagne et du Portugal.

Nous osons aussi pronostiquer, que l'hiver ne se passera pas sans les plus grandes dissentions parmi les puissances européenes ; pour se persuader de cela, que l'on veuille bien considérer la composition des différens cabinets.

Le Géneral Massena est devenu à charge au tyran ; au premier moment on aura la douleur amere d'apprendre la mort de ce vraiment grand homme ; c'est Junot qui est chargé de concourir à la perte de ce héros, peut-être de la même maniere dont il s'est servi pour expédier de ce monde les braves généraux Hoche et Championet.

Jusqu'à quand Grand Dieu ! le monstre Napoléon affligera-t-il l'humanité ! . . . . . .

☞ *Le mot de l'Enigme dans le* 28*e. numéro est* Le Lacet.

[Nous avons reçu dernierement plusieurs lettres de divers nouveaux abonnés, et nous nous faisons un devoir d'insérer l'extrait suivant d'une de ces lettres.]

CUMBERLAND, (Md) Août 13 1810.

*MONSIEUR,*

C'est le *Federal Republican* de Baltimore qui nous a informé des persécutions que vous souffrez de la part des suppôts de la tyrannie, et de ce que vous avez encore à craindre de leur part. Plus ils tâchent de vous faire du mal, et plus les amis de la liberté doivent se ranger autour de vous pour vous aider à vous défendre. C'est cette idée qui m'a engagé à m'abonner pour L'Hémisphère, et j'espere qu'il y en aura bien d'autres qui penseront comme moi. Quoique amateur de la littérature Française je déteste leur conduite révolutionnaire ; en effet il me semble que l'amour pour les bons esprits de la nation doit naturellement produire la haine pour les mauvais. Le *Federal Republican* dit que vous tirez votre matiere de sources peu fréquentées. Voilà une chose qui me plait beaucoup, car la plûpart des gazettes Américaines pour les affaires étrangeres ne font que se copier.

Je désire que vous puissiez remporter la victoire sur tous vos ennemis, et

je suis MONSIEUR,
votre très obéissant serviteur. M******.

## COUPS DE NERF
### EN RIPOSTE
### *AU COUP DE FOUET.*

::::::::::

Entasser accusation sur accusation, me forger un monstre comme il en exista jamais, ne saurait détruire ce que j'ai dit dans mon Adresse,

et ce qui prouve encore plus parfaitement que j'ai raison sur tous les points, c'est le délire de tous ceux qui comme vous souillent à l'ombre d'une apostasie sacrilége le sol Américain.

C'est par votre Libelle même que je prétend vous arracher le masque, et montrer au grand jour l'écho honteux du monstre que produisit la Corse. Analysons donc un peu le tissu de ruse et de malice, que vous avez entassé dans votre ordurier Pamphlet, intitulé *le Coup de Fouet*, afin de me détacher une partie de mes abonnés pour les agréger au Journal que vous méditez de faire pour préconiser votre Maitre.

Vous prétendez premierement, que l'on a raison de ne pas me payer l'Abonnement que l'on me doit de mon journal, et pour justifier cette extorsion, vous faites une apologue diamétralement opposée au bon sens et à la rectitude.

Il n'est pas dans l'ordre, et il ne saurait jamais entrer dans la cervelle d'un homme raisonnable et de bonne foi, de prétendre qu'un journaliste, écrivit absolument selon son goût et ses passions ; du moins il n'est pas sévérement obligé, de consulter et suivre strictement l'opinion de chaque particulier pour prétendre à la rétribution qui lui a été promise. Il est vrai M. *Blankin* que j'avais des indices qu'il existait ici des Référendaires stipendiés par le grand Réformateur et Régénérateur, mais je vous demande pardon M. *Blankin*, j'ai crû que dans un pays libre je pouvais me dispenser de tirer une permission des *Istrions Inquisitoriaux* récemment établis par le Philantrope Napoléon.

Supposons un instant que l'attente des abonnés de votre sphere ait été frustrée, qu'au lieu d'un lâche et plat valet de Bonaparte, comme vous attendiez, vous n'ayez trouvé qu'un véritable citoyen Américain, puisque vous parlez lois, vous devez savoir qu'elles ne peuvent ni ne doivent jamais avoir d'effet rétroactif, par conséquent comme l'Inquisition de Bonaparte sur la Presse a été créée après l'établissement de mon journal, la faute des lettres et patentes de ce pieux Tribunal, ne saurait autoriser ceux de ses partisans, qui sont mes abonnés à me nier le fruit de mon travail et de ma mise dehors. Ils peuvent et je leur conseille même de ne plus renouveller leurs abonnemens, mais nul prétexte plausible ne saurait les dispenser de remplir des engagemens contractés sous les auspices de la bonne foi. Il n'y a point de contradiction dans la vertu ; or donc, si j'ai eu la témérité de tromper leur attente, en ne louant que ce qui me parait vraiment louable, elle ne leur permet pas de tromper la mienne. Au reste quels sont les principes et la morale qui permet, qui ordonne de suivre avec les gens leur propres maximes; il faudrait d'après vous, M. *Blankin*, mentir aux menteurs, voler aux fripons, empoisonner les empoisonneurs, assassiner les assassins, être scélérat à l'envi avec ceux qui le sont. Ah! si l'on est plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes gens, j'avoue que ce dernier devoir ne mettrait personne à grands frais envers les Agens de votre Maitre. Il est digne d'un scélérat de donner des leçons de fourberies et de trahisons ; mais je suis faché pour l'honneur de l'espece humaine, que parmi des hommes qui se qualifient d'honnêtes gens, il s'en trouve encore quelques-uns qui en usent de la même maniere que les pervers.

Vous prétendez, M. *Blankin*, que j'aurais dû vous consulter. Si je vous avais sçu si bon, j'aurais peut-être surmonté mon invincible répu-

gnance, je vous aurais vû, non pas pour vous consulter, mais pour vous démontrer que vous fondez un systême sur des devoirs dont un homme d'honneur ne peut avoir d'idées, sur des vertus qui font horreur, sur des principes qui renversent dans l'esprit judicieux tous ceux de la justice et de la morale. Mais comment pourriez-vous aimer encore un monstre qui fait horreur ? Comment pouvez-vous vous pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfaisant, aussi cruel, aussi sanguinaire ? Comment pourriez-vous choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre-humain ? J'ignore s'il peut exister pour un tel homme un seul sentiment de bienveillance parmi les Démons, mais parmi les hommes un tel sentiment me parait un goût punissable et criminel bien plutôt qu'une vertu. Non, M. *Blankin*, il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

*Similes cum similimus facilem congregantur.*

Dans la supposition de vouloir épargner un scélérat, à votre place, M. *Blankin*, je me serais conduit et tout homme d'honneur, d'une façon différente. Dabord, à quelque prix que ce fut, je n'aurais jamais voulu dénoncer le scélérat sans me montrer et le confondre. Encore moins j'aurais voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom ne parvint à ses oreilles ; parce que en tout état de cause le dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux, bas, lâche, justement soupçonné d'imposture, et qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste et flétrissant. Dès que l'on suppose l'obligation de dénoncer un malfaiteur, on suppose aussi celle de le convaincre, parce que la premiere de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, et qu'il faut ou se montrer et confondre l'accusé ou si l'on veut se cacher (comme vous faites) de lui, se taire avec tout le monde, il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer, elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui même dont rien ne peut le dispenser, surtout dans les cas posés.

Vous avez la témérité impudente, d'avancer dans le second point de votre Libelle, que j'ai dit, *Qu'il serait de la prudence du Gouvernement Américain de chasser tous les Français de son territoire*, &c. Je n'ai de ma vie eû l'idée d'offenser un Gouvernement qui régit des hommes gouvernés par la loi, encore bien moins désiré de voir inquiéter ces bonnes et *paisibles Familles Françaises* qui à l'envi travaillent à la prospérité et à la gloire de l'Amérique unie. J'entends parler de ceux qui comme vous se couvrent de la peau de la brebis, de ces guêpes vénimeuses qui ont infecté et infectent toutes les cours. Vous parlez hautement de la reconnaissance. Hélas ! Est-il quelques devoirs sacrés pour votre Maitre et ses valets ? Le Roi d'Espagne ne donnait-il pas 50,000 francs par jour à Napoléon ? N'avait-il pas envoyé 26,000 hommes d'élite de ses intrépides phalanges ? Ses escadres ne furent-elles pas toujours prompte à la premiere réquisition ? Le Prince Régent de Portugal n'avait-il pas acheté sa neutralité par des sommes immenses et des condescendances extraordinaires. Eh bien, quelle a été la reconnaissance de Bonaparte à leur égard ? (1)

(1) Je dois à la mémoire du Général Lasnes, la justice de dire, qu'il trouva l'ingression du Portugal, si injuste, qu'il préféra être exilé que de prendre le commandement de l'armée que Bonaparte destinait pour l'envahissement des Etats Lusitains.

" Or, les Français, dites-vous, " se regardent la plûpart comme rivaux ; ils s'envient les uns les autres ; ils se craignent, et peut-être ont-ils encore le malheur de se haïr." Mais d'où dérivent, s'ils vous plait, l'antipathie de ces bons Français aimans et aimables ? N'est-ce pas la conviction intime que ces hommes respectables par leurs mœurs et leurs principes ont, que vous et vos pareils n'êtes ici que pour brouiller les cartes, et achever de rendre le nom Français vraiment odieux, pour donner ensuite un motif apparent à votre Maitre, de justifier les exactions criminelles qu'il commet envers cette nation hospitaliere.

Vous voudriez Caméléon politique, que ces honnêtes Peres de Famille qui ont trouvé ici, un asile sacré et inviolable pour la vertu de leurs Epouses, pour leurs chastes Vestales, se communicassent avec des êtres perdus comme vous de débauche, nourris dans la crapule, dont le sang appauvri par la corruption, les priveraient de ces douces contemplations auxquels ils se livrent dans leurs paisibles et heureux ménages. Ceux-ci vous craignent bien certainement, mais il ne sauraient cependant vous haïr, puis qu'ils n'ont reçu du ciel, que des passions expansives et douces, qui rendent incompatibles avec leur caractere aucune espece d'animosité ; ils ne vous fuyent donc que par répugnance, et par crainte de recevoir des *Loups* dans leurs heureuses *Bergeries*.

Vous faites des vains efforts, si vous prétendez persuader le public, qu'à cause de votre isolement vous n'êtes point dangereux; vous avez beau faire la patte de Velours, on n'est point votre dupe ; on sait très bien que pour se garantir de votre hydrophobie, que le diamètre de la terre est encore trop petit. En effet, à force de tems, d'intrigue et d'argent, de quoi la puissance et la ruse ne viennent-elles point à bout, quand personne ne s'oppose à leur manœuvres, quand rien n'arrête et ne contamine leurs sourdes opérations ? Qui est-ce qui pourrait déterminer jusqu'où des conjurés, qu'on ne croit pas se connaître se concerteront bien entre-eux ; quand aux deux bouts du Monde des imposteurs d'intelligence et dirigés par un adroit et puissant intrigant comme Bonaparte, se conduisent sous le même plan, tiennent le même langage, et présentent les choses sous le même aspect. Voilà positivement ce que cet importun *Hémisphère* veut absolument vous empêcher. Il le doit bien puisque par une suite de vos criminelles machinations, il ne reste plus dans l'univers un seul coin de terre où le Français vertueux et sensible, puisse déplorer avec quiétude les malheurs affreux de sa déplorable patrie.

Parce que j'ai touché sensiblement au nid de vipères que l'impie Napoléon nourrit ici, elles ont toutes sorties leurs dards empestés. Vils Reptiles ! Que peut-il le poison de la calomnie, contre la sainte et auguste vérité ; je vous crois déjà trop malheureux, pour m'abaisser à vous haïr ; d'ailleurs vous ne faites que vous conformer aux instructions de votre Maitre.

Si le destin venait à vous être contraire,
La calomnie alors vous sera nécessaire ;
Il est plus d'un Journal à cet usage pret,
Qui avec les pamphlets serviront votre objet.

C'est sans doute pour vous conformer aux instructions du batard Napoléon, que lorsque vous avez vu qu'inébranlable dans mes projets de défenseur des droits des Nations

je me refusais de consacrer mes sollicitudes en faveur de ce tyran, que vous avez alors commencé par dénaturer mes principes, par me travestir en un brouillon séditieux, mon amour pour l'independance légale en une licence effrenée, et mon respect pour les lois en aversion pour la gloire et la prospérité de l'Amérique. Vous m'accusez d'avoir voulu renverser l'ordre de la société, parce que je me montre pénétré d'indignation de voir que Bonaparte ose consacrer sous ce nom les plus funestes désordres, et insulter aux miseres du genre-humain en donnant les plus criminels abus pour les lois dont il est la ruine. Je sais, M. *Blankin*, que la chose qui se pardonne le moins est un mépris mérité. Celui que j'ai marqué pour votre Maitre et ses complices, auteurs en effet des plus cruels désordres, devait naturellement exciter en vous cet engouement haineux manifesté dans vos diatribes virulentes ; vous avez fait et faites l'impossible pour que la contagion devienne générale ? Mais grâce à Dieu vous voyez qu'il n'y a que quelques démagogues énergumenes comme vous qui, sans crédit parce qu'ils sont sans honneur et sans probité attendent tout de quelque mouvement convulsif. J'ose cependant vous prédire que de ce côté vous ne réussirez pas, puisque lors même que je n'aurais pas connu vos dispositions, vos écrits les auraient fait assez connaitre. La police veille assez pour la sûreté des maisons, ainsi j'espere que votre bande de coupe-jarrets, ne parviendront point à y mettre le feu, pour en voler les propriétaires. Mais pardon, M. *Blankin*, j'oubliai les sentimens intimes de la reconnaissance ! . . . . . et que vous dites dans votre Libelle.

" Après la révolution la plus ter-
" rible, la plus sanguinaire, qui ja-
" mais ait désolé le monde, les
" Français victimés, promenerent
" longtems leurs yeux égarés et no-
" yés de larmes sur l'univers entier,
" lui demandant à grands cris un a-
" syle où il pussent être à l'abri de
" la persécution de leurs tyrans."
Vous voyez, M. *Blankin*, que nous sommes d'accord sur ce point ; je pense bien que sans vos intérêts particuliers, que nous l'eussions été sur tout le reste, mais ventre affamé n'a point d'oreilles : poursuivons—"Ar-
" rivés sur ces plages, ils y furent
" accueillis avec tous les dehors de
" la commisération et de l'hospitali-
" té." Voilà déjà, M. *Blankin*, un principe d'ingratitude ? puisque la sensibilité généreuse des Américains se porta jusqu'au période où leurs facultés leur permettaient d'atteindre. Vous dites ensuite, " Cro-
" yez vous que ces malheureux é-
" chappés aux horreurs de la misere
" et de l'ignominie, il y en ait un
" seul qui puisse songer à déchirer
" aujourd'hui la main généreuse qui
" les en a tous sauvés." Je commence d'abord par répondre d'une maniere assez victorieuse puisqu'il est absolument faux, qu'il existe dans aucun de mes écrits la proposition que vous me faites faire de chasser les Français, cette idée ne pouvait être vraiment conçue que par un imposteur qui cherche à se faire des prosélytes aux dépens de l'honneur et de la probité d'un homme qui embrasse l'univers comme sa patrie et tout le genre-humain comme ses freres. Mais enfin croyez-vous à votre tour M. *Blankin*, que le Comte de *Damas*, qui après avoir été tiré des horreurs de la plus affreuse misere par S. M. Sicilienne et élevé par le même Monarque au grade de Généralissime de ses Armées, dût être celui qui le trahit au point de vouloir le livrer au tyran votre Maitre ? Que le Comte de

*Novion*, qui déjà s'était rendu coupable du crime de péculat en Espagne, fut tiré de l'infamie par le Prince Régent de Portugal, et élevé par le même Souverain au grade éminent de Chef de la Police, fusse lui-même l'instrument qui opprima ses valeureux vassaux, pour les forcer à se soumettre à Bonaparte? Que les Français qui avaient été généreusement accueillis et secourus en Espagne et en Portugal, se formassent en Légions pour asservir leurs Bienfaiteurs? Voilà pourtant ce qui est arrivé dans ces deux états. Vous pouvez bien voir par-là ce que la reconnaissance, ce lien sacré pour toute âme qui pense noblement, n'est pas assez fort pour celles qui comme la votre n'est formée que de la boue, d'où est sortie celle de l'usurpateur Napoléon! Truguet porté sur la liste des Emigrés, lors de son Ambassade à la Cour d'Espagne—Méhée proscrit trouverent asyle et protection en Angleterre, cependant vous savez qu'elle fut leur ingratitude; je pense que vous me dispenserez de vous en citer milliers d'autres qui, en vous prouvant qu'ils n'ont pas respecté la planche qui les avait sauvé du naufrage vous dévoileraient à votre honte manifeste, et provoqueraient contre vous et vos pareils la plus stricte et scrupuleuse des surveillances.

Vous dites que Peltier, marche paisiblement dans Londres au milieu des Français; vous avez peut-être oublié que ce même Peltier, fut demandé par trois notes officielles présentées par l'Ambassadeur de l'heureux Brigand Bonaparte, et que n'ayant pu l'obtenir on médita son enlévement, auquel il n'échappa que par un de ses miracles que la Providence opere quelques fois en faveur de l'homme généreux qui consacre ses efforts au bonheur de ses semblables. Qui sait si sans l'énergie et la vigilance du Gouvernement Britanique Peltier n'aurait pas déjà tombé dans les filets de l'Ircanien-Empereur. Je me promene aussi au milieu des Français, mais je me garderai bien de me risquer parmi ceux de votre trempe, puisque je sais, que le poison, le fer, l'assassinat et les noyades vous servent aussi bien au besoin, qu'un enlevement. Si je vous fournissais cinq témoins dignes de foi, qui attesteraient que trois de ces lourdaux, auxquels vous avez fasciné les yeux, ont dit que des Matelots Français étaient disposés pour s'assurer de ma personne. D'après vos principes et votre morale, vous nieriez tout. Mais soit qu'en effet je ne sois nullement dangereux, dans ce cas, pourquoi donc suis-je l'objet de toute votre colere et de votre animosité? Personne n'est ordinairement jaloux d'un aveugle. Mais pardon, M. *Blankin*, j'avais oublié que vos principes sont:

*" Quiconque n'est pas pour nous, est nécessairement contre nous."*

C'est donc là le nœud de l'Enigme? Ah! misérable, si vous voulez que je dise du bien de vous, commencez à vous en rendre digne par des bonnes actions, mais tant que vous suivrez le plan d'un systême dévastateur, des moyens subversifs de tout ordre social, alors je m'honorerai toujours de votre haine, parce que le mépris sorti d'une bouche empoisonnée par la corruption, est vraiment le plus bel et le plus estimable des éloges, pour toute ami de l'ordre et de la saine raison qui en est la source.

*(La suite au prochain numéro.)*

Le prix de L'Hémisphère est de Dix Piastres par an, payables d'avance.

PHILADELPHIE—IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. J. NEGRIN.